

## LE SECRET D'UNE TOMBE

## PREMIÈRE PARTIE

## LES BONS CŒURS

—Est ce donc M. Lebrun qui se plaint de sa femme ?

—Non, il conserve encore toutes ses illusions. Mais un jour, trop tôt, il ouvrira les yeux ; ce sera pour lui un affreux réveil.

A ce moment, la sonnette de la porte d'entrée se fit entendre.

Le docteur se leva et regarda par la fenêtre.

—C'est elle, dit-il. Rentre chez toi, Valentine, va, va !

La jeune femme s'empressa de sortir du cabinet, entraînant Lucien, qui aurait bien voulu rester encore auprès de son grand-papa.

Quelques instants après, le valet de chambre annonça Mme Lebrun.

—Faites entrer, dit le docteur.

Mme Lebrun, cette Léonie qui devait tout au Dr Villarceau, et l'avait si mal récompensé de ses bienfaits, était bien, comme le disait le trop bon docteur, la personnification de l'hypocrisie et du vice. Jamais, peut-être, la perversité ne s'était logée dans un corps plus beau, plus souple, plus gracieux, plus parfait de formes.

Belle de corps, elle était également jolie de figure ; mais sa beauté était loin d'avoir la grâce naïve, la distinction adorable, le charme irrésistible de celle de Valentine.

Les traits étaient plus accentués et présentaient cette maturité que donne l'habitude de la réflexion. Les yeux noirs, profonds, au regard pénétrant, étaient surmontés de sourcils bien accusés et d'un dessin aussi net que s'ils eussent été tracés à l'aide d'un pinceau. Le front, un peu bombé, était traversé d'une ligne verticale, presque imperceptible, mais qui révélait le feu des passions encore contenues, sans doute, qui couvait dans ce cerveau tourmenté par des rêves ambitieux. Les lèvres sensuelles se relevaient aux extrémités et laissaient entrevoir une double rangée de petites dents d'une blancheur immaculée.

Il était facile à l'observateur un peu attentif, de trouver dans cette physionomie les signes d'une volonté énergique, d'un caractère qui raisonne les paroles et les actes.

M. Villarceau était resté debout pour recevoir son ancienne protégée.

Elle entra dans le cabinet.

Elle était très coquettement mise et superbement parée, ce qui donnait à sa beauté un cachet d'élégance mondaine que n'avait pas autrefois, la modeste institutrice.

—Bonjour, mon cher bienfaiteur, comment allez-vous ? dit-elle toute souriante et en minaudant ; vous désirez me parler et j'arrive, bien exactement à l'heure, n'est-ce pas ?

Elle tendait à M. Villarceau sa main délicieusement gantée.

Le docteur n'avança point la sienne.

La jeune femme ne put réprimer un mouvement de surprise ; puis en voyant le visage froid et sévère de cet homme dont elle avait toujours redouté la clairvoyance, elle tressaillit et pâlit. Et son regard se remplissait de lueurs sombres quand le docteur lui dit d'un ton sec, indiquant un siège :

—Madame Lebrun, veuillez vous asseoir !

Elle obéit, et, simulant un douloureux étonnement :

—Monsieur Villarceau, dit-elle, je ne m'attendais guère à être reçue ainsi.

—Je vous reçois ainsi que vous méritez de l'être, répondit le docteur en s'asseyant à son tour, non pas comme une étrangère, mais comme une personne que je voudrais n'avoir jamais connue.

—En vérité, je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

—S', vous me comprenez très bien, vous comprenez que votre conduite ou plutôt votre inconduite m'est connue.

—Oh ! monsieur, monsieur, fit-elle avec un accent de douleur profonde et en portant son mouchoir sur ses yeux.

—Oh ! reprit durement M. Villarceau, je ne suis plus dupe de votre hypocrisie, je ne peux plus l'être. Laissez donc tomber votre masque et montrez-vous telle que vous êtes.

Il y eut comme un sanglot dans la gorge de la jeune femme, et après un long soupir :

—On a voulu me nuire dans votre esprit, dit-elle, on m'a calomniée au près de vous, mais qui donc ?

—Vous vous êtes chargée vous-même de me faire regretter vivement ce que j'ai fait autrefois pour vous, de détraire l'affection que j'avais pour vous en vous en rendant indigne.

—Mais encore une fois, monsieur, je ne comprends rien à votre sévérité, à vos terribles paroles.

—Eh bien, écoutez-moi, et a'ors, peut-être, arriverez-vous à comprendre.

A l'époque de votre mariage, je vous connaissais assez, déjà, pour avoir de sérieuses appréhensions sur votre avenir et l'existence réservée à l'homme bon, généreux et si digne de votre affection, qui allait associer sa vie à la vôtre.

Je crus devoir vous manifester mes craintes à ce sujet et y ajouter certaines recommandations.

Vous me répondîtes :

“ Je sais ce que je dois à monsieur le docteur Villarceau qui m'a honorée de sa protection et comblée de ses bienfaits ; à moi moins qu'à toute autre il est permis de s'écarter de la ligne du devoir ; soyez sûr que jamais je ne donnerai prise ni à vos reproches, ni à ceux de mon mari.”

Voilà bien à peu près ce que vous m'avez dit.

M. Lebrun vous aimait, que dis-je ? il vous adorait ; il voulait s'ouvrir un avenir radieux, plein de félicités ; il voyait en vous la douce et fidèle compagne de sa vie, et sûr du bonheur que vous lui donneriez, il jurait de vous rendre la plus heureuse des femmes.

Le mariage se fit.

Il vous était difficile de refuser à M. Lebrun l'estime qu'il méritait, mais vous ne l'aimiez pas.

—Monsieur . . .

—Il est inutile de protester, vous ne l'aimiez pas.

Pourquoi vous étiez-vous mariée ? Beaucoup par dépit de ne pouvoir faire un plus brillant mariage . . .

Léonie eut un nouveau mouvement de protestation.

—Mais, commença-t-elle, en se dressant à demi.

M. Villarceau l'arrêta d'un geste, et la forçant à courber la tête sous son regard dominateur, il reprit :

—Laissez-moi parler et écoutez. Vous avez épousé M. Lebrun par dépit de ne pouvoir vous marier au gré de votre ambition ; beaucoup aussi pour être plus libre, pour être tirée de l'école entre les murs de laquelle vos aspirations étaient comprimées. Et puis la perspective de rester vieille fille vous effrayait, vous irritait.

Vous vous étiez dit : — M. Lebrun n'est pas un mauvais garçon et il m'aime passionnément. Ce sculpteur sur bois n'est pas le mari que je rêvais ; mais, bon et simple, il reconnaîtra ma supériorité, s'inclinera devant ma volonté et, avec lui, je pourrai faire tout ce qui me plaira.

Toutefois, vous n'avez pas tardé à souffrir dans votre amour propre. Oh ! ne niez pas, il m'a suffi de vous observer pour le devenir. Il vous était extrêmement pénible de remarquer que les manières de votre mari manquaient d'assurance, que son costume était négligé, que son instruction laissait beaucoup à désirer, que son langage était trop celui d'un ouvrier, qu'il n'avait rien de ce qu'il faut pour faire figure dans un salon, qu'il n'avait pas la moindre notion des usages du monde, enfin, qu'il était gêné, mal à son aise dans l'habit noir et la cravate blanche, qu'il mettait pour vous plaire et qui n'allaient pas avec ses mains habituées à manier des outils de fer.

Vous voyiez cela et vous oubliiez que votre mari, étranger aux belles manières, parlant sa bonne langue d'ouvrier et d'honnête homme, travaillait pour vous sans relâche, avec cœur, avec plaisir, et que vous n'aviez qu'à le vouloir pour qu'il vous donnât plus que l'aisance, la fortune.

Mais non, vous n'avez pas voulu voir comment le bonheur vous était facile et vous n'avez point suivi la ligne du devoir dont vous ne deviez vous écarter jamais.

Au lieu d'être la douce compagne de votre mari, de l'encourager au travail, de lui faire oublier la fatigue par votre présence, vous étiez toujours en visites, allant aux quatre coins de la ville, passant des heures entières dans les grands magasins à voir de superbes et riches costumes, à les essayer, à les désirer ; au lieu d'être une femme d'intérieur, d'ordre et d'économie, vous ne pensiez qu'à vos plaisirs, à la coquetterie, et à peu près tout ce que votre mari gagnait, vous le dépensiez en toilettes tapageuses, en bijoux et en voitures pour vos promenades.

Et votre mari trop bon, trop faible, ne sachant rien vous refuser, ne disait rien et ne dit rien encore. Mais cela peut-il durer longtemps ainsi ? Je ne le crois pas.

Vous avez un enfant, — il est charmant votre fils, — vous l'aimez, j'en suis convaincu ; mais comme vous vous en êtes peu préoccupée jusqu'à ce jour ! Pas plus que la tendresse de votre mari, votre enfant n'a pu vous retenir au logis ; vous l'avez abandonné à des mains étrangères et avez pu vous priver de ses caresses enfantines, si précieuses au cœur d'une mère.

Eh bien, où cela vous a-t-il conduite ?

Hélas ! ce que j'avais pressenti devait fatalement arriver.

Il y eut un silence.

—Toutefois, madame, reprit M. Villarceau, avec un accent de sévérité plus accentué encore, à défaut de reconnaissance, les miens et moi aurions pu trouver chez vous plus de franchise, d'honnêteté, de loyauté.

Valentine, ma fille, vous avait donné son amitié tout entière, ne doutant pas que vous ne fussiez également pour elle une amie sincère.

—Eh bien ? fit Léonie.

—Eh bien, madame, vous avez singulièrement abusé de la crédulité de Valentine, de la trop grande confiance qu'elle avait en vous.

—Vous me parlez par énigme, monsieur le docteur.

—Vous n'avez jamais aimé Valentine, vous l'avez toujours détestée.

—Par exemple !

—Jalouse d'elle, envieuse et effroyablement hypocrite, quand vous lui témoigniez une profonde amitié, vous étiez secrètement sa plus cruelle ennemie.